

## **Le cinquième monde** **Du Québec aux Landes de Gascogne (extraits)**

Jean-Pierre Issenhuth

---

Numéro 13, automne 2007

La littérature et l'animalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (2007). Le cinquième monde : du Québec aux Landes de Gascogne (extraits). *Contre-jour*, (13), 49–61.

# Le cinquième monde

## Du Québec aux Landes de Gascogne (extraits)

---

Jean-Pierre Issenhuth

*À Yvon*

*Je doute qu'Emerson pousse jamais une brouette dans la rue. Ce ne serait pas dans son personnage. On devrait être un personnage universel.*

Henry David Thoreau

### Note liminaire

J'ai vécu dix-huit ans en France, trois en Belgique, trente-trois au Québec, et me voici dans les Landes de Gascogne pour un temps indéterminé.

J'ai apporté du Québec des notes non datées, sans ordre, prises en marge d'autres travaux. Par fidélité aux moments qui les ont vues naître, je ne les modifierai pas. Les transformer reviendrait à maquiller le passé, et je ne souhaite pas poser en maître du temps. Ces notes joueront le rôle de thèmes ; je les ferai suivre de variations qui les vérifieront. Les thèmes québécois seront en italique ; les variations landaises, en caractères romains.

Forêt des Landes, le 20 octobre 2003

*À Fabreville, j'ai été aux prises avec un animal étrange. Il avait les yeux en amande cerclés de blanc. Pour être un tamia, il lui manquait les rayures. Pour être un écureuil gris, il lui manquait le volume (il ne grandissait pas, il restait minuscule), la couleur (il avait la queue rousse) et l'habitat (il ne logeait pas dans les arbres, il avait des cachettes au ras du sol). Contrairement aux écureuils, il ne bondissait pas sur la neige, il avançait par dessous, et de temps à autre sortait la tête de son tunnel. Quand la couche de neige était assez mince, une ondulation mobile à la surface révélait ses déplacements. Sa spécialité : des bonds sur place avec changement de direction à angle droit ou obtus. Désespérant de lui trouver une nature connue, et imaginant qu'il s'agissait d'un OGM, je l'ai baptisé l'Organisme et j'ai surveillé ses agissements. Il avait toujours en tête quelque plan nuisible — comme saccager les cabanes d'oiseaux en agrandissant l'ouverture pour les transformer en magasins de cocottes, ou arracher en lanières l'écorce des thuyas, dont il faisait des rouleaux qu'il transportait dans ses cachettes. Ses rares moments d'immobilité (en général au faite d'une cabane, avec une attitude de supériorité) laissaient présager une nouvelle entreprise néfaste. Hypernerveux, deux fois plus rapide et plus zigzagant que les écureuils, il se ruait sur eux comme un forcené, et les écureuils, apparemment médusés qu'une énergie si explosive et si insolente émane d'un corps si petit, détalait sans demander leur reste.*

Après une multitude d'exactions plus tordues les unes que les autres, l'Organisme a disparu aussi incompréhensiblement qu'il était venu. Je ne lui ai pas trouvé d'équivalent ici. Avec la même propension que les écureuils gris du Québec à se poursuivre deux à deux dans les lignes d'arbres, les écureuils roux des Landes brillent par la discrétion. Parfois, le temps d'un examen du panorama, l'un d'eux reste dressé sur le couvercle du puits, à trente-cinq mètres de la maison, après quoi la forêt le reprend. Jamais je n'en ai vu s'approcher davantage. À l'exception d'une jeune fleur mystérieusement coupée à 2,20 m du sol, pendant l'été 2003, sans marques d'ascension sur la tige, les tournesols du potager, tous saccagés à Fabreville, sont ici en sécurité. La profusion de pommes de pin, qu'on voit partout grignotées jusqu'au trognon, doit suffire aux écureuils indigènes. Étrange, même si c'est heureux, que dans un pays si vieux ils n'aient pas trouvé le temps d'accumuler un plus grand capital de familiarité. Il est vrai

que la forêt n'a succédé que tardivement à la lande marécageuse, et que longtemps les écureuils ont été absents, puis chassés et mangés.

Parmi les mammifères de la lande, sur l'échelle de la visibilité, les écureuils roux occupent le deuxième rang. En tête viennent les chevreuils. Il ne se passe pas de semaine sans que j'en voie, seuls ou par bandes, longer la clôture du côté de la forêt. J'en entends souvent aboyer la nuit, si près que je me demande s'ils sont dans le potager, mais non, ils ne sautent jamais le grillage de la clôture (1,20 m), alors qu'ils le pourraient sans difficulté. Plus loin vers l'invisibilité se tiennent les cerfs, les sangliers, les renards, les fouines, les furets, les putois, pourtant nombreux, et les lapins et les hérissons devenus apparemment plus rares ces dernières années.

La présence des sangliers est détectable à de grands espaces labourés dans la forêt et dans les champs. Pour les voir, il est conseillé de circuler assidûment sur les petites routes, la nuit, au risque de faire démolir sa voiture.

Les renards, contre lesquels les Landais organisent, comme pour les sangliers, des « battues aux nuisibles », sont d'une audace grandissante. Pendant l'hiver 2004-2005, mon ami l'éleveur de poulets libres du hameau voisin a goûté à leur médecine. Pour la première fois, la nuit, un renard s'est introduit dans une cabane fermée en agrandissant une fissure dans le contreplaqué. Il n'a emporté qu'un ou deux poulets, mais toute la cabane a succombé ; la peur a suffi.

Le soir d'un jour où j'avais remplacé une section de clôture, un cerf aux grands bois, le seul que j'aie vu, l'a inaugurée. Il l'a franchie négligemment et m'a regardé avec l'air de dire : « Tu vois, ta nouvelle clôture ne sert à rien », puis il est reparti par le même chemin.

Lézards et crapauds sont omniprésents. Parfois, une magnifique couleuvre à collier se montre, et j'ai vu des vipères enroulées au soleil dans des éclaircies des pins. Les crapauds sont d'une familiarité étrange ; à la nuit tombée, tournés vers le mur, ils s'attardent volontiers devant la porte quand la radio diffuse une musique suffisamment profonde pour leur tempérament. Il arrive que des lézards entrent dans la maison, mais les crapauds restent modestement à la porte.

L'Organisme avançait dans la neige comme un bulldozer souterrain, au trajet visible à la surface ; le rat-taupe (ou campagnol) landais procède comme lui, mais dans la terre. Réflexion faite, cet animal est digne d'un rapprochement avec l'abominable Organisme. Friand de légumes-racines, il est difficile à capturer. L'un d'eux a creusé une immense salle sous mes scorsonères de Russie. Je découvrais périodiquement des scorsonères sans racine, dont il ne restait que la couronne de feuilles flétries. Creusant pour en avoir le cœur net, j'ai mis au jour l'impressionnante caverne où les racines noires des scorsonères survivantes étaient disposées comme des colonnes. Quand il avait faim, le rat-taupe venait grignoter une colonne, ce qui faisait vibrer le feuillage à la surface. Comme les vieux Landais, je me suis posté au-dessus des scorsonères avec une bêche, et quand le feuillage a bougé, j'ai abattu violemment la bêche du côté où semblait grignoter le rat-taupe. J'ai entendu sous terre un léger couinement, une sorte de couic, et j'ai cru avoir anéanti l'animal. Erreur, quelques heures plus tard, le feuillage a recommencé à bouger. Cette fois, j'ai creusé et disposé des pièges à taupes à l'entrée et à la sortie de la grotte. Le rat-taupe est réputé déjouer les pièges Putanges en creusant un passage à côté, au-dessus ou en dessous, mais, avec des pièges presque neufs, ultrasensibles, j'avais peut-être une chance de le surprendre. En effet, en vérifiant les pièges, le soir, j'ai trouvé le rat-taupe pincé par le museau, et sans queue. La bêche n'avait pas été tout à fait inefficace, mais le rat-taupe ne semblait pas s'être formalisé de la perte de sa longue queue. Il devait savoir qu'elle repousserait!. Deux mois plus tard, même scénario au même endroit : les scorsonères disparaissaient. Le museau d'un nouveau rat-taupe a été immobilisé par un nouveau piège. On les dit laids, ces rats, et je les trouve beaux, délicats d'allure, avec leur fourrure fine et raffinée. S'ils ne prétendaient pas m'empêcher de manger, je les laisserais vivre. Avec un de ces pièges à taupes, dont l'efficacité dans le monde souterrain est en voie de devenir universelle, j'ai capturé aussi, par erreur, ce qui semblait être un jeune furet. Apparemment, ce jeune furet était mon allié. Mince comme un crayon, il pourchassait les taupes et les rats-taupes dans leurs tunnels. En le capturant par inadvertance, je me suis tiré dans le pied.

Par rapport aux oiseaux du Québec, ceux d'ici paraissent plus petits, plus nerveux, plus fuyants, moins nombreux et moins éclatants. Le geai,

plus brun que bleu, est un bon exemple de la différence d'éclat. C'est à se demander si l'idée qu'on ne peut grandir sans amour ne s'applique pas aussi aux oiseaux. Quand j'étais petit, la France abruti ne comprenait rien à la nécessité des oiseaux. Dans l'ignorance des espèces, on donnait à tous le nom générique de « piafs » ; ils étaient tous bons à cribler de plombs, pour le plaisir sadique ou la casserole. Cet état d'abrutissement semble avoir un peu régressé, mais les oiseaux ont-ils pour autant accédé au statut d'alliés indispensables ? Jusqu'ici, les seules personnes que j'aie vues nourrir les oiseaux en hiver le font sporadiquement, quand la fantaisie leur en prend, ce qui est pire que rien, et je n'ai encore vu personne installer une vasque pour que les oiseaux s'y baignent en temps de sécheresse. Les oiseaux que je vois se baigner dans ma vasque (merles noirs, bergeronnettes, rouges-gorges, entre autres) procèdent selon un rituel identique, long et compliqué, manifestement joyeux. Les tourterelles grises ne s'y arrêtent que pour boire, les soirs d'été. Pour une raison que je n'ai pas encore identifiée, la tourterelle triste est ici qualifiée de turque, et le caractère sportif qui n'enlève rien à sa grâce me fait toujours penser aux femmes turques de Jane Bowles :

Hubert Reeves m'a éclairé sur une merveilleuse capacité de la mésange à tête bleue, commune dans la forêt d'ici : « Les femelles mésanges bleues reconnaissent leurs mâles au rayonnement ultraviolet émis par leur calotte. » (*Oiseaux, merveilleux oiseaux*)

\*

*On sort de Troyes. Dans la direction de Châlons, la route est droite jusqu'à l'horizon. On pédale entre des champs vallonnés, des mamelons pauvrement boisés au flanc desquels la craie affleure. On traverse le hameau de la Belle Épine. Encore des côtes et des descentes, et c'est le village de Feuges. On tourne à gauche. L'église est là. Une église quelconque. On entre et on avance. Au milieu de l'allée centrale, on se retourne. Au-dessus du portail, il y a un portrait malhabile de l'abbé de l'Épée, et au-dessus, un Christ de bois du XV<sup>e</sup> siècle, dans la manière de Grünewald. Il n'y a rien d'autre à voir. On sort et on reprend la route en sens inverse.*

Ce fut, dans les années soixante, une promenade à vélo parmi des centaines d'autres, avec mon petit frère, dans le département de l'Aube. Le ciel était souvent gris. Un brouillard blanchâtre comme une émanation de la craie ne révélait l'espace qu'à proximité. Craie et rognons de silex étaient visibles dans les champs labourés et dans les murs effrités des villages muets, terrés le long des lignes de peupliers qui signalaient les cours d'eau. C'étaient « les hameaux pauvres et vergogneux » d'Apollinaire et « les villages de tapisserie perdus » de Jouve. Il émanait de tout cela un sentiment de vieillesse, d'assoupissement, de morosité, de pesanteur, de décrépitude et d'ennui — sentiment contredit par l'immensité de l'espace quand le brouillard se levait. Je ne pensais qu'à quitter cette fabrique de mélancolie, et, en même temps, la mélancolie m'aurait fait habiter avec bonheur telle cabane de planches noires qu'on voyait parfois dans les champs. Ce qu'en général on jugeait enviable — la vie stable et lucrative, le prestige personnel et social, la belle situation, la belle maison, la bonne chère, etc. —, je ne parvenais pas à m'y intéresser. Je me demandais à quelle vie j'étais destiné. Je savais seulement que les aspirations à la vie « assise », à la sécurité bourgeoise, ne me convenaient pas. S'il est vrai que « l'accent de vérité ne vibre jamais si longtemps que quand l'auteur interpelle sa vie » (Maurice Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie*), l'évocation de l'esprit de ces promenades se justifie.

J'ai grandi dans la géométrie sans fin des champs. Plus l'horizon est ouvert, plus les hommes sont loins, hors de portée de la voix, et paradoxalement infiniment plus présents qu'ailleurs, parce qu'ils sont espacés et comme menacés d'écrasement par l'immensité. Le promeneur est le serviteur de la géométrie — un arpenteur solitaire. Il parcourt des lignes pour les vérifier, comme il arpenterait un paysage tardif de Nicolas de Staël. Orge, seigle, blé, avoine, luzerne, betteraves fourragères, colza, pavots, phacélie : telles sont les couleurs que des lignes, qui n'ont pas d'existence, séparent — c'est-à-dire bleu, vert, jaune, violet. Les couleurs changent, les lignes ne se déplacent jamais. J'ai porté avec moi, partout, la géométrie des champs de l'Aube — un paysage usé, gratté, réduit à son essence, avec l'homme comme anomalie étrange, au même titre que l'arbre (souvent un noyer) qui se dresse sans congénères à des kilomètres à la ronde.

Peu avant sa mort, Tarkovski avait un projet de film : *La tentation de saint Antoine*. Il avait prévu une scène étonnante : une femme venait voir l'ermite et l'interpellait d'au-delà d'une rivière. Il ne comprenait pas ses paroles, il hurlait : « Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Répétez ! » Et ainsi de suite, sans plus de succès. Un cafouillage complet de la communication. Cette scène aurait pu être tournée sans rivière, dans les champs de l'Aube.

À Colombey, De Gaulle regardait vers le nord-est. Comme son regard portait loin dans l'histoire, il se croyait devant les champs catalauniques, vers 450 ; il voyait Attila arriver et s'imaginait lui-même en saint Loup, évêque de Troyes, sortant seul à la rencontre d'Attila et dispersant les barbares. Tels sont les mirages des champs de l'Aube.

La question du paysage réside dans la sensibilité à ses composantes. Pour racines, le paysage a la composition du sol, la nature du relief et les conditions de l'atmosphère — température et humidité. Pour manifestations : toute la variété des dispositions du sol — platitude, pentes, altitude, creux, bosses — et la végétation dans toutes ses variantes, de l'absence à l'abondance, de l'uniformité à la variété maximale possible. J'en connais pour qui tout cela n'a guère d'importance, d'autres pour qui la qualité de la vie semble en dépendre. Mon père tendait vers les premiers, ma mère vers les autres. Le paysage pouvait venir à bout de ses capacités, ou, au contraire, les décupler. Je crois m'être situé entre eux deux. Le plus souvent, je n'ai demandé au paysage que d'être vert, ce qui n'est pas une demande simple. Un paysage vert, pour être supportable, est fait de verts nombreux, certains tirant sur le bleu, le rouge ou le jaune, d'autres sur le gris, le blanc ou le noir. Le vert va de pair avec un certain degré de chaleur et d'humidité dans l'air et le sol, et une terre minimalement fertile. Les conditions du relief ont moins d'importance ; les creux sont favorables, mais les basses terres et l'altitude peuvent convenir.

Sur l'ignorance du paysage, Lacarrière a des mots affligeants :

*Presque plus personne aujourd'hui (je parle de ceux qui vivent dans les villes) ne sait reconnaître un arbre, un oiseau, une fleur, un champignon, et ne s'intéresse même à son existence. Cette méconnaissance, voire cette indifférence s'étendent au milieu humain et rural. Peu de gens aujourd'hui savent lire un paysage, observer*

*la vie d'un village, regarder les outils, l'architecture, détailler les coutumes d'un lieu différent. (Chemin faisant)*

Kenneth White renchérit : « Il y a une musique du paysage. On l'a rarement écoutée. » Il qualifie cette musique de « pure », « qui n'annonce rien » (*La maison des marées*), contrairement à Lacarrière, à qui la « lecture » du paysage apprend beaucoup. Et je pense qu'ils ont tous les deux raison.

L'arbre est l'élément essentiel du paysage où je vis. En mai 2005, j'ai fait abattre et tronçonner un chêne mort, au moins deux fois centenaire. Il m'a fallu deux semaines de travail pour le fendre avec un merlin et trois coins. Il m'a donné 15 m<sup>3</sup> de bois de chauffage. Interrogés sur l'âge de ce chêne, les vieux Landais m'ont dit : « Il était là, on l'a toujours vu là. » J'aurais dû m'en douter : quand il avait germé, aucun d'eux n'était encore au monde. Ils ne l'avaient même pas vu jeune. On pouvait dire de lui : « Il était là, il n'y est plus », et rien d'autre. J'ai trouvé cette situation enviable et j'ai pensé à cette remarque de Rick Bass : « Roche, terre, arbre, montagne, rivage : les bonnes choses durent plus longtemps que les mauvaises. » (*Oil notes*)

Le paysage des promenades avec mon petit frère était vert, mais je le revois surtout couvert par un brouillard crayeux — une dominante blanchâtre, sœur du malaise et de la mélancolie. Aimanté par la craie, j'allais souvent seul vers elle, à vélo, armé d'un marteau, pour y déloger des fossiles du crétacé. Je ramenaient les fossiles chez ma grand-mère, où je les exposais dans un musée vitré, agrémentés d'étiquettes latines qui leur donnaient un air sérieux. Ils m'assuraient, adolescent, un ancrage dans des années plus profondes que celles auxquelles le reste de la vie m'invitait à accrocher ma ventouse. C'est seulement aujourd'hui que s'impose la gratitude pour ces empreintes dans la pierre. J'ai martelé la craie avec frénésie sans savoir pourquoi. Ce qu'on fait ainsi, aveuglément, est une aventure d'autant plus nécessaire qu'elle est incompréhensible sur le moment. Si l'on se fiait alors à l'opinion de l'entourage sur l'activité qu'on mène, on perdrait son chemin.

J'ai connu tard le paysage de la mer, dont j'ai aujourd'hui davantage besoin que de celui des montagnes. L'Atlantique surtout, plus que la mer Méditerranée. L'Atlantique est ma « maison-mère » (Erik Orsenna, *Portrait*)

*du Gulf Stream*). Sur la côte d'Argent, toute proche, quand je regarde l'horizon, je sais que le Québec est dans la direction de mon bras tendu, et qu'aucune terre ne détournera le cap de mes pensées avant le but. Cette côte est vraiment d'argent certains jours ; elle brille d'un éclat métallique gris-blanc, étranger à l'azur et à l'or ; elle fait penser à une côte gaspésienne sans montagnes. Errant sur le sable sans fin, en général seul, ou en vue de quelques pêcheurs à longue canne qui attendent que passe un turbot ou un bar, je ne me lasse pas du spectacle des bécasseaux sanderlings, merveilles d'adéquation aux conditions du paysage. Ce sont les mêmes sanderlings qu'au cap Hatteras, mais les miens ignorent l'existence de leurs congénères d'outre-Atlantique. (Peut-être la connaissent-ils ? Qui sait ? Dans l'ignorance, gardons l'horizon ouvert !) Un jour de mars, les sanderlings m'ont laissé les approcher de très près. Quand la vague afflue, ils courent vers la terre ferme, comme pour garder leurs pattes au sec. Dès que l'eau redescend, ils se précipitent vers le large en piquant le sable du bec (sans cesser de courir), chaque fois qu'ils repèrent quelque chose de mangeable (je suppose), exactement au moment où l'eau le découvre. Même s'ils ne trouvent rien, ils partent, ils reviennent, ils repartent, ils recommencent sans fin, comme des Sisyphe sans rocher. Le mouvement des petites pattes est hallucinant — tricotage inouï, à une vitesse qui le rend presque invisible.

Les Landais ont les qualités des sanderlings. Ils sèment les pins, les récoltent, les ressèment, pour un profit mineur au XXI<sup>e</sup> siècle. Et le sol, loin d'y perdre, y gagne toujours un peu plus sur les marais maléfiques d'autrefois. La progression du désert des dunes est arrêtée. L'Europe, qui s'étend, est née aux antipodes de *Pieds nus sur la terre sacrée*<sup>2</sup>, mais, si j'en juge en fonction des Landes, rien n'est perdu. Il y a ici des Sisyphe qui roulent leurs rondins et ne le font pas en pure perte.

Par extension, le paysage local prend rapidement les dimensions de la Terre, et là, comment se situer ? La manière anthropocentrique de diviser l'espace (devant, derrière, à gauche, à droite) est d'une indigence inappropriée. Même sous un toit et dans une pièce, écrit Théodore Monod (*Et si l'aventure humaine devait échouer ?*), un Bédouin ne vous dira pas : « Passe-moi la théière qui est à gauche » ; il dira : « Passe-moi la théière qui est au nord-ouest ». Même à l'intérieur, il sera dehors, face aux points

cardinaux. Ce n'est pas un détail insignifiant. Il dénote un renversement de perspective.

La révélation progressive de la petitesse humaine, parallèle au dévoilement d'un univers inimaginable, et peut-être d'une multitude d'univers, est-elle une humiliation ? Un personnage de Martin Amis, Richard Tull, comprend le phénomène de cette façon. Il envisage d'écrire un essai, *Les progrès de l'humiliation à travers les âges*, où il traitera des progrès de « la médiocrité humaine » (*L'information*) en fonction de l'histoire de l'astronomie.

Ironie du sort : dans la logique de Richard Tull, l'amoindrissement terrestre, et donc le ridicule grandissant de l'anthropocentrisme, font du Bédouin de Théodore Monod un personnage plus évolué, plus digne de s'estimer que l'Occidental le plus « avancé ».

Étrange que, pendant la tyrannie byzantine et éphémère des sciences humaines, on ait entendu les pontifes évoquer la disparition de l'homme, plutôt que son simple amoindrissement. En suggérant la disparition de l'homme, ces gens ont-ils évoqué autre chose que leur propre disparition ? Leurs bévues ont-elles résulté de l'indifférence aux vraies sciences ? N'eût-il pas été plus juste d'évoquer une diminution, un rétrécissement, plutôt qu'un sabotage spectaculaire ? Moins gratifiant, sans doute. Et poser toutes ces questions, n'est-ce pas y répondre ? Bien entendu, le pontificat résulte du besoin que le public en a, et les pontifes n'en sont que les jouets.

\*

*La poésie m'a paru favorisée quand elle était tenue pour peu de chose et considérée avec scepticisme. Quand elle paradait, s'étalait, posait, pontifiait, aussi bien dans la contestation que dans la pompe officielle, elle était aussitôt la sœur d'Ubu, monstrueuse et d'un ridicule fini. La contrariété — indifférence, doute, rebuffades — l'empêchait d'enfler ou, mieux, la renvoyait à son fond irréductible, le lui faisait toucher, la réduisait en cendres, l'obligeait à renaître. En ce sens, j'ai pensé que les détracteurs de la poésie étaient ses alliés, et ses thuriféraires, ses croque-morts.*

Avec une chance de vérité comparable, il aurait été possible d'écrire le contraire : « La poésie gagne à être considérée avec confiance et sympathie. Autrement, elle ne s'épanouit pas, elle végète, périlite, on ne peut espérer qu'elle renaisse d'elle-même, etc. »

Si ce dernier paragraphe et l'ancien s'étaient rencontrés, ils se seraient annulés et volatilisés dans un grand éclair, mais pas tout à fait. Je crois qu'il serait resté un résidu de l'ancien, et que ce résidu aurait ressemblé au « gant de crin » de Reverdy.

L'absence de gant de crin a été fatale à la « modernité » poétique québécoise. Elle a nagé dans une approbation béate et niaise, un vide critique proche de l'indifférence, qui l'a très tôt stérilisée en la condamnant à reproduire indéfiniment un discours faux.

Il n'est pas facile de mener une critique sceptique. La commodité est toujours d'approuver mollement, d'acquiescer sans appuyer, sur la base de quelques passages sauveurs. On se ménage ainsi une confortable réputation de convivialité. Mais alors une responsabilité est escamotée — avec raison, sans doute, ou du moins de façon compréhensible, quand on considère le prix à payer pour l'expression vraie.

Vue de cette manière, j'ai trouvé la critique trop peu présente au Québec. Tout en déplorant cette lacune, je crois l'avoir comprise : dans une littérature « en émergence », on juge essentiel d'encourager, d'appuyer, de valoriser en dépit de tout, quitte à s'aveugler pour la bonne cause. J'ai pourtant pensé que ce comportement était une erreur, parce que c'était un refus du risque, et qu'il manquait, dans le paysage, un Karl Kraus. J'ai persévéré dans l'idée que la critique — fausse science — ne se justifie qu'en risquant de se tromper. Distinguer la monnaie de bon aloi de la monnaie de singe est une entreprise périlleuse mais nécessaire. Bien connu en peinture, le faux reste bizarrement méconnu en littérature. On y prend sans sourciller des vessies pour des lanternes, de la copie pour de l'authentique, du délire pour du génie, de la diarrhée pour de l'abondance, de la richesse ou de la générosité, de la théorie pour de la pratique — d'où l'utilité de la critique. Mais comme elle ne peut prétendre au statut de science exacte qu'en s'illusionnant complètement, il lui faut tendre au statut d'art, sinon elle n'est rien.

La tâche est plus facile pour l'expert en peinture. L'élément matériel de la toile et des couleurs présente un avantage sur les mots. Devant les mots, la seule arme est la culture, et même si on en possède un peu (on n'en possède jamais beaucoup, tant le champ est immense et en progression géométrique constante !), on n'est pas au bout de ses peines. Privé de l'ancrage matériel et technique qui assiste l'expert en peinture, le critique littéraire flotte, d'un flottement augmenté par des parasites pénibles : sa personnalité, un monde de convictions nées de sa vie et de ses lectures, qu'il projette involontairement sur la chose observée pour en donner une vue inévitablement orientée. Mais qu'à cela ne tienne : son absence est plus fâcheuse que sa présence !

Cioran a déploré la surabondance de la critique dite « savante » : « Des articles *sur*, des études, des livres *sur*, toujours sur quelqu'un, sur des auteurs, sur des ouvrages, sur les idées des autres. [...] Quel spectacle écœurant que cette humanité d'emprunt, cérébrale, savante, qui vit en parasite de l'esprit. » Telle est, dans les *Carnets 1957-1972*, la première apparition de la littérature sur la littérature. Le dégoût se précise plus loin, pour en arriver à l'idée que la critique d'humeur, de tempérament, méprisée par les pseudo-scientifiques sous le nom d'impressionnisme, est la seule lisible. William Carlos Williams s'est exprimé là-dessus avec plus de violence : « Que le ténia universitaire entasse jalousement ses excréments dans des livres n'apporte rien. » (*Le printemps et le reste*) Mis à part l'agressivité, que je ne m'explique pas, je suppose que Williams voulait signaler le faible intérêt d'une monnaie qui n'a cours que sur les campus, c'est-à-dire à peu près nulle part sur Terre. Michel Serres, quant à lui, fait ressortir les méfaits du commentaire académique dans un contexte inattendu : « nous pouvons tenir la pratique de la discussion pour responsable [...] de la mort de la géométrie en Grèce à l'époque de Proclus. La lourdeur parasitaire du commentaire l'acheva. » (*L'origine de la géométrie*)

L'objectivité n'existe pas, pour la simple raison qu'elle est impossible. La prétention à l'objectivité est encore une marque de subjectivité. Si l'on refuse le mensonge en même temps que la pseudo-science, on n'écrit jamais que ce que l'on est. L'empreinte digitale est perpétuelle,

inévitabile, indélébile. Dans tout écrit, la bêtise de chacun éclate un jour ou l'autre, comme son intelligence, sa lucidité comme son aveuglement, sa propension à la lumière comme sa tendance à la nuit, et ainsi soit-il, pour le plus grand bien de l'aventure et du risque.

---

<sup>1</sup>C'est incroyable comme tout repousse. Chez mon ami l'éleveur, quand l'équipe chirurgicale castré les poulets, en juillet, il suffit d'une miette de testicule oubliée pour que tout le système reparte, et que des chants de coqs incongrus s'élèvent des cabanes des chapons en décembre.

<sup>2</sup>Textes rassemblés par T. C. McLuhan (Paris, Denoël, 1974). Pour le moment, cette Europe est plutôt pieds nus dans le pétrole du *Prestige*, après les imbéciles rivalités monarchiques et nationales qui l'ont ravagée pendant des siècles.